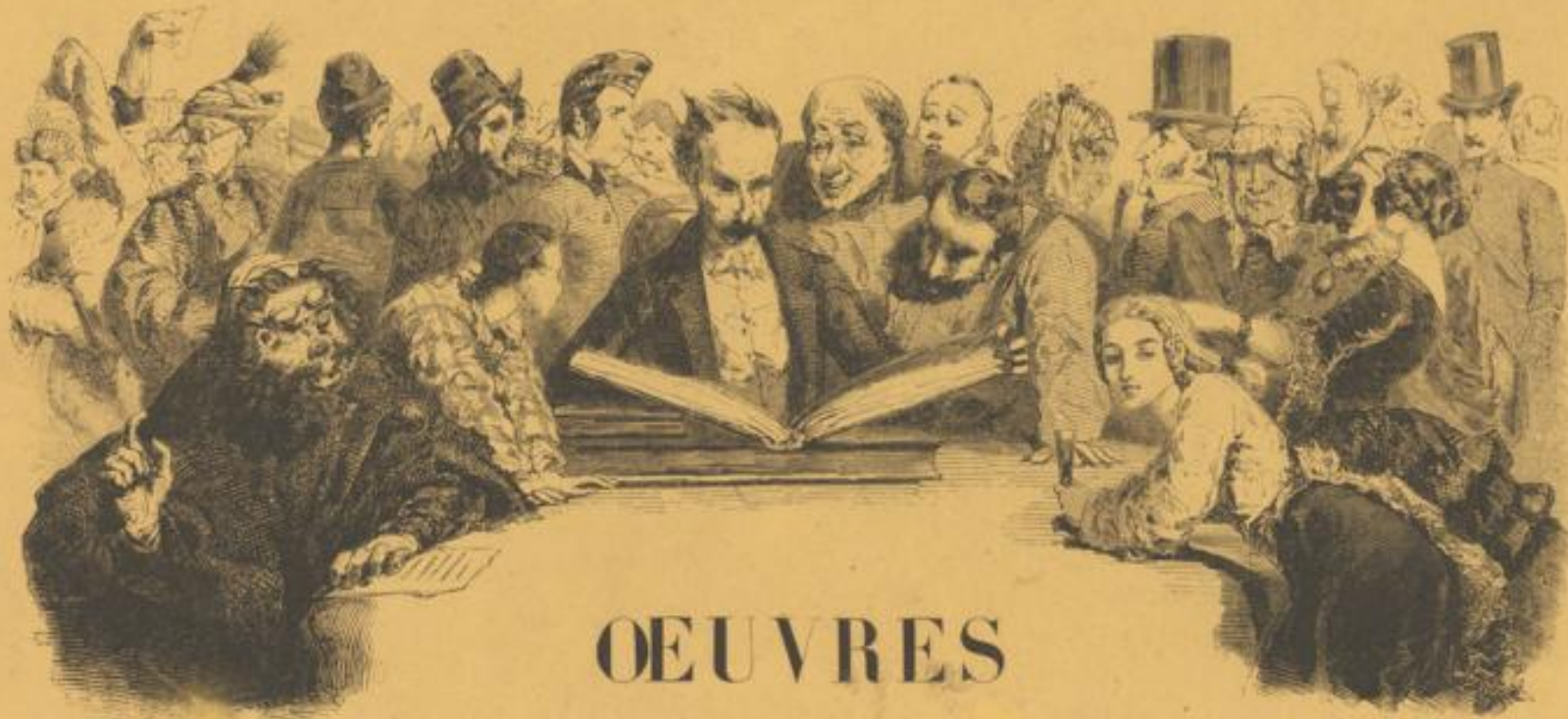


21-30

GAVARNI



OEUVRES

NOUVELLES

LES PARTAGEUSES

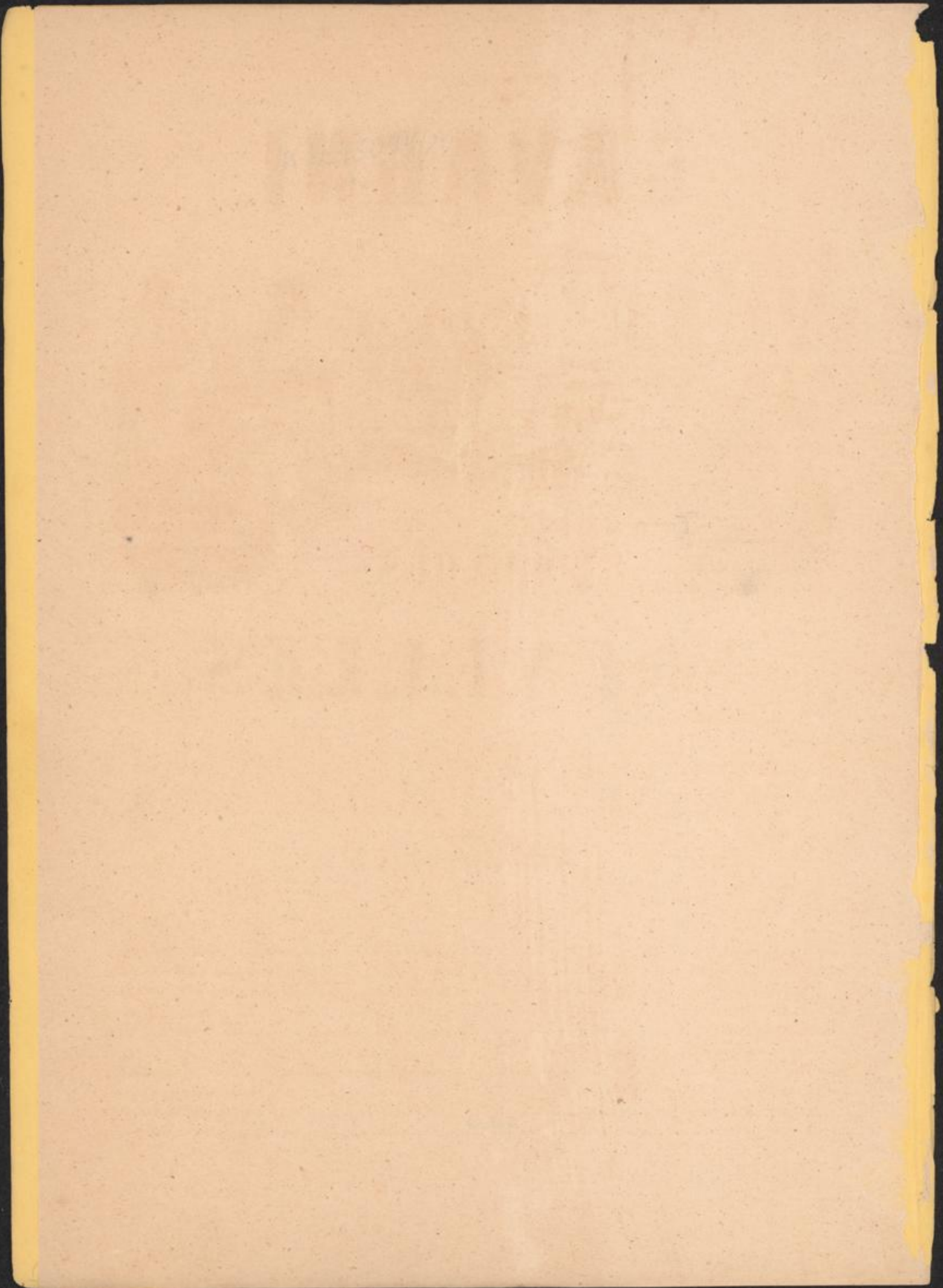
PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

15, BOULEVARD DES ITALIENS, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

1855





GAVARNI



OEUVRES

NOUVELLES

INTRODUCTION

Gavarni n'est pas un de ces artistes paresseux qui tournent autour d'un succès ou d'une forme consacrée. Il a, au plus haut degré, ce qui fait l'artiste véritable: l'activité, l'inquiétude; il ne s'arrête pas, il cherche sans cesse, et prouve sa virtualité par la variété de ses tentatives. Il se rajeunit et se renouvelle; il grandit réellement, et, avec plus de force, de sérieux et de maturité, il a conservé cette grâce, cette élégance, ce sentiment fin, ce goût sûr, qui lui ont valu une réputation si brillante et si méritée.

Il est aujourd'hui dans la verdeur de son talent, plein de séve et d'audace, riche de résultats, riche aussi de promesses. Ce n'est plus

seulement un crayon délicat et charmant, effleurant les vices, les travers, les sottises de ce temps-ci, l'Homère ironique du bal de l'Opéra, l'historiographe piquant du Débardeur et du monde interlope, c'est un moraliste véritable, sceptique et doux, parfois railleur, parfois attristé, qui entre dans le fond des choses et écrit sa *Comédie humaine* sur nature.

Paris appartient par excellence à Gavarni: c'est sa chose, son domaine; — il en connaît à fond tous les ridicules, toutes les petitesse, tous les mensonges: — il sait ce que valent ses joies et ses douleurs: — il déshabille ses élégances et montre à nu ses vanités.

Folles filles, faux gentilshommes, gens du bel air, bourgeois et bourgeoises, vieux récrépis, vieillards précoces, splendeur et misère, pile et face, tout lui est familier, tout est à lui ! Il fait rayonner la jeunesse, petiller l'esprit, éclater l'opulence, de cette même main, souple et sûre, qui n'hésitera pas tout à l'heure devant les plus hideuses réalités. Et ce qui étonne le plus dans cette œuvre brillante, dans cette improvisation de chaque jour, c'est la merveilleuse variété de ses types ; — pas une répétition, pas un lieu commun, pas un vulgarisme : — rien qui ne soit un caractère, un tempérament, ou l'une des mille nuances de l'âge, de la fortune, des conditions sociales, de ses personnages. Je défie l'épicier le plus vulgaire de prendre pour une grande dame cette lorette hautaine, malgré sa toilette exquise, ses grands airs, ses cachemires et son laquais galonné. Vous reconnaissez d'emblée le monsieur qui a vingt mille livres de rentes et le cuistre qui singe le gentilhomme avec deux cents francs par mois.

Voilà ce qui fait la profonde originalité de Gavarni, ce qui donne à ses œuvres un cachet si personnel, ce qui le place si haut et tout à fait à part, ce qui défie la concurrence, décourage les imitateurs, et les condamne au débardeur à perpétuité.

Le MANTEAU D'ARLEQUIN, l'ÉCOLE DES PIERROTS et la FOIRE AUX AMOURS, relie en quelque sorte l'ancien Gavarni au nouveau. C'est le dernier chant de cette joyeuse épopée carnavalesque qui fit sa fortune, mais déjà on pressent l'homme qui va nous occuper tout entier. L'observation s'est étendue, la raillerie est plus vive, et sa morale narquoise fait pressentir la satire. Nous entrons de plain-pied dans cette vie parisienne, que personne ne put encore écrire et dont il a fixé mille aspects au vol du crayon.

Feuilletez la série des PARTAGEUSES ; voici, en quelques tableaux, ce monde étrange des femmes élégantes, avec ses misères, ses insolences, ses prodigalités et ses retours amers ; quels enseignements, et quelle ironie !

Vêtue d'une robe de grisette, dans sa petite chambre au septième étage, les pieds sur sa chaufferette, Paméla, Célestine ou Zoé, — celle qu'il vous plaira, — songe assise la tête dans ses mains. C'est son « dernier jour de mansarde », demain elle aura quitté cette humble retraite, que sa gaieté rendait joyeuse, demain elle aura des robes magnifiques, un coupé élégant, trois domestiques, un appartement somptueux, un hôtel peut-être !... Quel rêve !... Ce n'est point un rêve, le Protecteur, homme grave et mûr, a donné des ordres en conséquence et demain est venu, et le rêve est réalisé. Voyons maintenant les personnages du drame.

Voici le père, un bonhomme vulgaire et bête, cocher de fiacre, portier ou petit marchand, probe peut-être, mais sans grand sens moral ; — la mère, sèche, avide et prête à toutes les complicités ; — le frère, petit misérable, paresseux et glouton, enchanté de fumer pour rien de vrai panatelas, et qui se fera tout au plus marchand de contre-marques. Voici Arthur, — saluons-le — il dure tout le temps de la pièce ; — il était avant, il sera pendant, et peut-être après, — ceci est plus rare.

Paméla se jette à corps perdu dans cette vie dévorante, s'étourdit, s'enivre, se gorge et gaspille ; — petit à petit, elle perd tout ce

qui lui restait de bonnes qualités et elle devient d'une facilité effrayante. Le protecteur en voit de belles ! Un soir, il arrive à l'improviste et la surprend en tête à tête avec l'Oiseau de passage, — un beau garçon, chevelu, étranger, poète ou peintre. — Il se fâche, mais Paméla, qui n'est plus timide dès longtemps, crie plus fort que lui : « Plus je te vois, plus je t'aime ! » et l'homme au gros ventre, aux breloques retentissantes, de répondre avec une ironie accablante : « Ne plus m'aimer, Paméla ? mais c'est un luxe que vos moyens ne vous permettent pas ! »

Il est rare que Paméla ne réfléchisse pas à ces cruelles paroles. Selon qu'elle sait le faible des gens, elle redevient souple, soumise, caline, ou redouble d'insolence et de dureté. Elle gratte le front chauve du vieux corrompu, et lui dira avec tendresse : « Et vous, garnement, si l'on vous redemandait toutes les illusions qu'on vous a données ? » — Elle niera avec aplomb, la main dans le sac, et criera hardiment : « J'ai la charité, monsieur le marquis, ayez la foi ! » Elle s'en tirera toujours, soyez-en sûr, et le soir, chez une amie intime, étendue sur un divan, au milieu des rires et de la fumée des cigares, elle dira : « Ma chère, les hommes... c'est farce !... toujours la même chanson !... une femme à soi seul ! toqués !... toqués !... »

Ainsi va-t-elle, — qui peut dire combien de temps ? — Les années passent, le cœur se dessèche, la cupidité seule grandit, et, quand une novice la prendra pour confidente de ses premières amours, elle répondra comme un vieux sceptique qu'elle est devenue : « Ah ! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un fameux lapin ! »

Mais voici le moment terrible, inévitable : — Paméla passe de mode, ses cheveux s'éclaircissent, elle a deux dents fausses, et sa maison est lourde : « Ah ! dit-elle, si j'avais un cheval de moins ! — Ou un gentilhomme de plus ! » dit Arthur. Elle vend le cheval, cherche en vain le gentilhomme, et, de chute en chute, de désastre en désastre, de ruine en ruine, la voilà passée à l'état de LORETTE VIEILLE.

Personne ne sait ce que deviennent ces femmes brillantes, enviées, dont tout le monde a répété le nom et qui disparaissent un beau jour, comme elles sont venues. Gavarni s'en est inquiété ; il a voulu savoir, et il sait.

Aussi, n'a-t-il garde de les marier avec le marguillier traditionnel ou le conseiller de préfecture inventés par les vaudevillistes en quête d'un dénouement. Il écrit une histoire vraie, où la fantaisie n'a rien à voir. C'est un réaliste, que le réalisme n'effraye pas, quelque repoussant qu'il puisse être.

Flétrie, ravagée, demi-nue, se drapant encore, par un reste d'habitude, dans ses haillons hideux, la lorette vieillie se lamente, accroupie sur ses talons. « Les poètes, de mon temps, m'ont couronné de roses, et, ce matin, je n'ai pas eu ma goutte... et pas de tabac pour mon pauvre nez ! » — « Mon dernier caprice m'a cassé trois dents ! » — « Et plus rien à mettre au clou ! »

Il faut prendre un parti cependant, faire quelque chose, se créer une industrie, à peine de mourir de faim. Que choisira la malheureuse ? Un de ces mille métiers sans nom qui pullulent dans Paris. Si elle échappe au proxénétisme avoué, elle fera des ménages de

garçon, tripotera dans une gargote de cochers, tirera les cartes, vendra des *chimiques*, ou bien, une boîte à son bras, courra la ville en chantant tristement : « *A présent je vends du plaisir... pour les dames!* » Et encore, celles-là sont les courageuses! Combien tomberont plus bas! Combien vivront de vol ou de mendicité! « *Mon charitable monsieur, que Dieu garde vos fils de mes filles!* » Et combien de ces pauvresses, qui, à la porte des églises les jours de fête, ou des grands hôtels les soirs de gala, se pressent pour voir passer les belles dames en implorant une aumône, qui pourraient dire avec la même amertume que Paméla sexagénaire : « *J'ai eu ma loge à l'Opéra!* »

A côté des *lorettes vieillies*, se place tout naturellement une série non moins remarquable, les INVALIDES DU SENTIMENT. Ici le cadre du tableau est moins navrant, l'opulence est en général restée, mais à quoi bon? quand « *le cœur a ruiné l'estomac*, » que les dents sont tombées, et qu'un bonnet de soie noire retient un gazon sur le crâne? Regardez cette procession lamentable : « *Werther* » est cacochyme, et « *Desgrieux* » a la goutte ; — « *les deux Edmond* » s'en vont cabin-caba, rivalisant aujourd'hui de rhumatismes. — Il faut voir la tournure de ce pauvre « *mauvais sujet de Philibert*, » au café Turc, où seul il vient encore. — Il faut voir surtout cet homme appelé par trois générations le « *bel Adolphe!* » aujourd'hui obèse et dénudé. — Et « *Antony?* » Et « *Réné?* » Et cet Arthur quelconque, « *toujours étonnant!* » dit la légende, avec sa belle chevelure noire, et sa moustache juvénile sur une face de parchemin racorni? J'en passe, comme on pense.

L'HISTOIRE DE POLITIQUEUR mérite une attention toute particulière. Ici, le tic, la manie, les répétitions banales, les points de vue incroyables, les aberrations, les sottises, le chauvinisme, les niaiseries, et tout ce qui fait le bagage des lecteurs de journaux français, est saisi sur le vif, pris au vol, pour ainsi dire, avec un rare bonheur. Du haut en bas de l'échelle sociale, chacun politique à sa façon : les vieilles femmes s'en mêlent ; madame Faizandé se préoccupe des Cosaques qui approchent, et la douairière répond aigrement à la vieille demoiselle de compagnie, qui ne s'en relèvera pas : « *Permettez-moi de vous faire observer, mademoiselle de Fallacieux, que tout ça n'explique pas votre conduite à Rome!* »

Au café des gens lisent : « *Journal bleu*) Rien ne peut donner une idée de l'enthousiasme avec lequel ces généreuses paroles ont été accueillies. — (*Journal jaune*). A ce discours prononcé dans le plus morne silence, chacun semblait frappé d'un douloureux étonnement ; » la querelle ne se fait pas attendre, on s'injurie, comme de raison : « *Vous n'êtes qu'un abonné!* — *Vous... en êtes un autre!* »

Sous la tonnelle d'un cabaret, hors barrière, entre deux verres de vin, l'ouvrier politiqueur épate un bourgeois qui ne sait que répondre. « *La Pologne, voyez-vous, ne vous pardonnera jamais votre ingratitude!* » — « *Eh bien! touchez-y à la Prusse!* » s'écrie un second sous la tonnelle voisine. Cette tonnelle reviendra souvent servir de cadre au tableau, et je crois parfaitement inutile de dire pourquoi. Je recommande, entre toutes, cette admirable esquisse de la politique de *Polyte*, un misérable qui a dû rouer de coups la malheureuse qui trinque avec lui, et qui boit à coup sûr son argent. En-

trainée sans doute par le vin bu, la pauvre créature s'enhardit jusqu'à lui dire : « *Cette profession de foi-là, voyez-vous, Polyte, à mon point de vue... c'est dégoûtant!* — *Quelque chose de propre, que ton point de vue!* » répond l'infâme avec une expression cynique et brutale qui fait frémir et que je renonce à traduire. La politique féroce des gens sans aveu se manifeste par des propos sinistres, et des personnages qui donnent le frisson. La politique bourgeoise entre dans les ménages, pour le désespoir des ménagères ; au village même, le pauvre maire est aux prises avec elle, et reste muet devant la philosophie audacieuse du mendiant raisonneur. Je renonce à citer, l'espace va me manquer, et je n'ai pas dit un mot d'une partie très-importante de cette œuvre : les PROPOS DE THOMAS VIRELOQUE, les ANDROGYNES et les BORÈMES.

C'est ici que le contraste avec la *première manière* est le plus frappant. Ces études hardies de la misère et du vice dans leurs profondeurs abjectes, ce soin, cette recherche, qui prouvent une observation patiente et obstinée, étonnent tout d'abord ceux qui viennent de parcourir les pages élégantes et légèrement railleuses sur lesquelles nous nous sommes un moment arrêté. THOMAS VIRELOQUE, c'est le scepticisme en guenilles, l'ironie en haillons, le désenchantement sarcastique, le persiflage amer de toutes les vanités humaines. Il est vieux, il est pauvre, il est borgne, boiteux peut-être, et n'a pas l'air d'y prendre garde ; il vit sans rien faire, et a dès longtemps renoncé au combat de la vie. Sans ambition, sans croyance, appuyé sur son bâton, il regarde passer le monde avec une gaieté de croque-mort qui sait ce que valent les larmes, et qui peut dire à jour fixe quand finissent les douleurs éternelles. « *L'homme est le chef-d'œuvre de la création!* » lui dit un réformateur quelconque. « *Qui a dit ça?... l'homme!* » répond Vireloque. — S'il rencontre un ivrogne cuvant son vin dans le ruisseau, ce railleur étrange le regardera avec complaisance et montrera aux gens qui passent « *Sa Majesté le roi des animaux!* » — Des gamins se battent pour une toupie : « *Misère et corde! jeune enfance!* » dit Vireloque tout réjoui, *c'est déjà des histoires pour des toupies!* » Il rencontre des collégiens en promenade, il leur parle, il les questionne, puis à son tour il les enseigne : « *L'histoire ancienne, mes agneaux, c'est mangeux et mangés : — blagueux et blagués, c'est la nouvelle!* » — Passe une vache, qui le regarde de son grand œil hébété. « *Belle créature!* dit Vireloque, *et pas de corsét!* » Et ainsi de suite, tant qu'il chemine.

Thomas Vireloque rappelle les funèbres peintures du moyen âge, où la mort acharnée montre sa tête hideuse, partout où s'épanouissent l'amour, la jeunesse et la beauté, — la mort de la danse macabre, qui mène en ricanant la ronde symbolique des rois, des empereurs, des papes, des abbés, c'est-à-dire des puissants et des riches de la terre. C'est une œuvre toute philosophique, d'une manière violente et heurtée, d'une tristesse profonde et d'une profonde amertume.

LES ÉTUDES D'ANDROGYNES sont saisissantes et cruelles. « *On sort du bal,* » un être informe, assis sur une borne, appuyé sur un balai usé, vêtu d'une casaque dépenaillée, chaussé d'affreuses bottes, regarde stupidement passer les toilettes splendides et les équipages

armoriés. C'est en vain que vous cherchez à deviner à quel sexe appartient cette masse hybride de vêtements masculins et féminins, — le sexe en effet a disparu. La femme ne se révèle que dans ces cheveux sordides, retenus par un morceau de mouchoir sale, et surmontés des débris d'un chapeau d'homme. La femme ! et elle n'est « pas bégueule » allez ! elle n'a garde de dire « qu'elle n'aime pas le trois-six ! »

LES BOHÈMES, SUR LE CHEMIN DE TOULON, ont aussi ce parti pris de vérité crue, et ici se place tout naturellement une observation que je crois vraie. Dans ces études on sent la trace du long séjour que Gavarni a fait à Londres ; l'effroyable misère anglaise a laissé à l'artiste une impression profonde qui reflue sur ses masques parisiens. Sans nier la vérité cruelle de ses peintures, je crois la misère parisienne moins typique, moins sordidement abjecte. On rencontre de ces androgynes à coup sûr, mais ce n'est pas une chose commune, pour ainsi dire, comme à Londres. Ce qui est profondément vrai, général, ce que tout le monde a vu, c'est ce type de bohèmes sans profession, c'est ce *pdle voyou* qu'a chanté Barbier, et qui n'a jamais été peint d'une façon plus fière et plus vive.

Nous voici revenus dans le Paris des boulevards, des théâtres, des artistes, source inépuisable où Gavarni ne se lasse pas de puiser. LES MARIS LE FONT TOUJOURS RIRE, et il a raison, écoutez plutôt : « *Mon cher, votre femme est charmante ! — Mon cher, la vôtre est mieux !* » Je regrette de ne signaler que cette esquisse en courant ; la série des PARENTS TERRIBLES est extrêmement remarquable, le PIANO est convenablement flagellé et expie les fadeurs qu'il accompagna de tout temps. J'ai déjà dépassé le cadre qu'on m'avait réservé, mais je ne puis renoncer cependant à signaler le « *dîner d'un protecteur des animaux,* » dans les ANGLAIS CHEZ EUX, et, dans HISTOIRE D'EN DIRE DEUX, ce superbe cancan chez la portière : « *Voyons, madame Majesté, entre nous, est-ce que monsieur, si se respectait, n'aurait pas dû fiche une volée à madame ?* »

Une autre fois, si l'occasion m'en est offerte, je compléterai cette étude trop rapide d'une œuvre en tous points si sérieuse et vraiment unique, et nous verrons en détail CE QUI SE FAIT DANS LES MEILLEURES SOCIÉTÉS, comment les PETITS MORDENT, et la MANIÈRE DE VOIR DES VOYAGEURS.

HENRY DE LA MABELÈNE.

LES OEUVRES NOUVELLES DE GAVARNI sont réunies en Albums de DIX lithographies, formant séries, imprimées avec le plus grand soin par Lemercier, sur 1/4 colombier vélin.

LES SÉRIES SUIVANTES SONT EN VENTE :

Les Partageuses (5 Albums).
Les Maris me font toujours rire (2 Albums).
Le Manteau d'Arlequin.
L'École des Pierrots.
Les Lorettes vieillies (2 albums).
Histoire de politiquer (5 albums).
Les Propos de Thomas Virloque.
Les Anglais chez eux (2 albums).
Les Invalides du sentiment (2 albums).

Les Parents terribles.
La Foire aux amours.
Les Bohèmes.
Piano !
Histoire d'en dire deux.
Manière de voir des voyageurs.
Études d'Androgynes.
Les Petits mordent.
Ce qui se fait dans la meilleure société.

Prix de chaque Album : 5 francs.

Paris. — LIBRAIRIE NOUVELLE, 15, Boulevard des Italiens.

MASQUES ET VISAGES



Par Giamini.

LES PARTAGEUSES

21

— Ça c'est le chéri à sa chérie.

By Lemeris, Paris.

MASQUES ET VISAGES



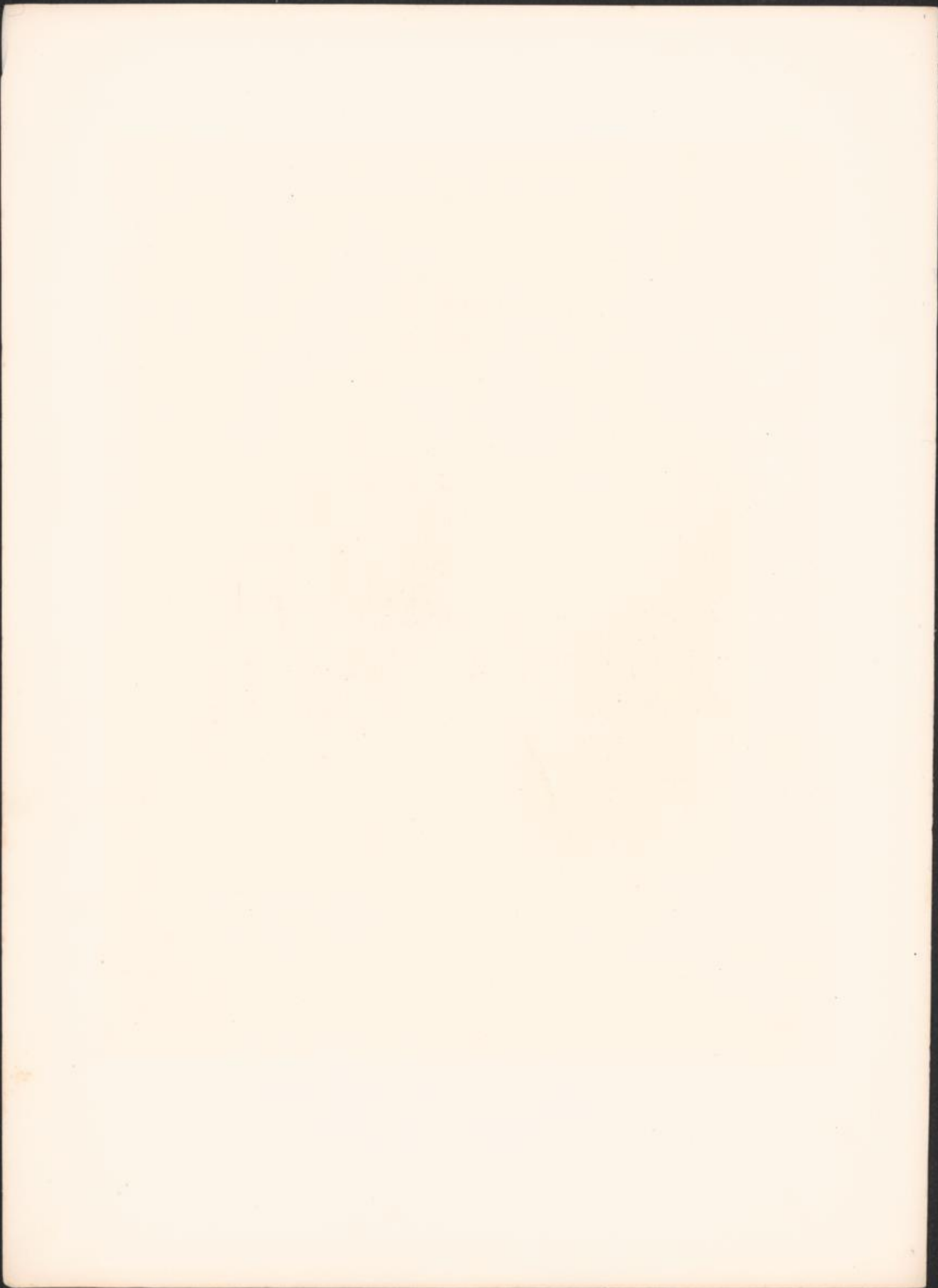
Par Gavarni

LES PARTAGEUSES

22

— Ah! je te prie de croire que l'homme qui me rendra rêveuse pourra se vanter d'être un rude lapin!

Imp. Lemerle, Paris



MASQUES ET VISAGES



Par Gavarni.

LES PARTAGEUSES

23

— M'ame y est pas !
— Crè nom ! t'as pas cent sous ?

Imp. Lemercier à Paris.

MASQUES ET VISAGES



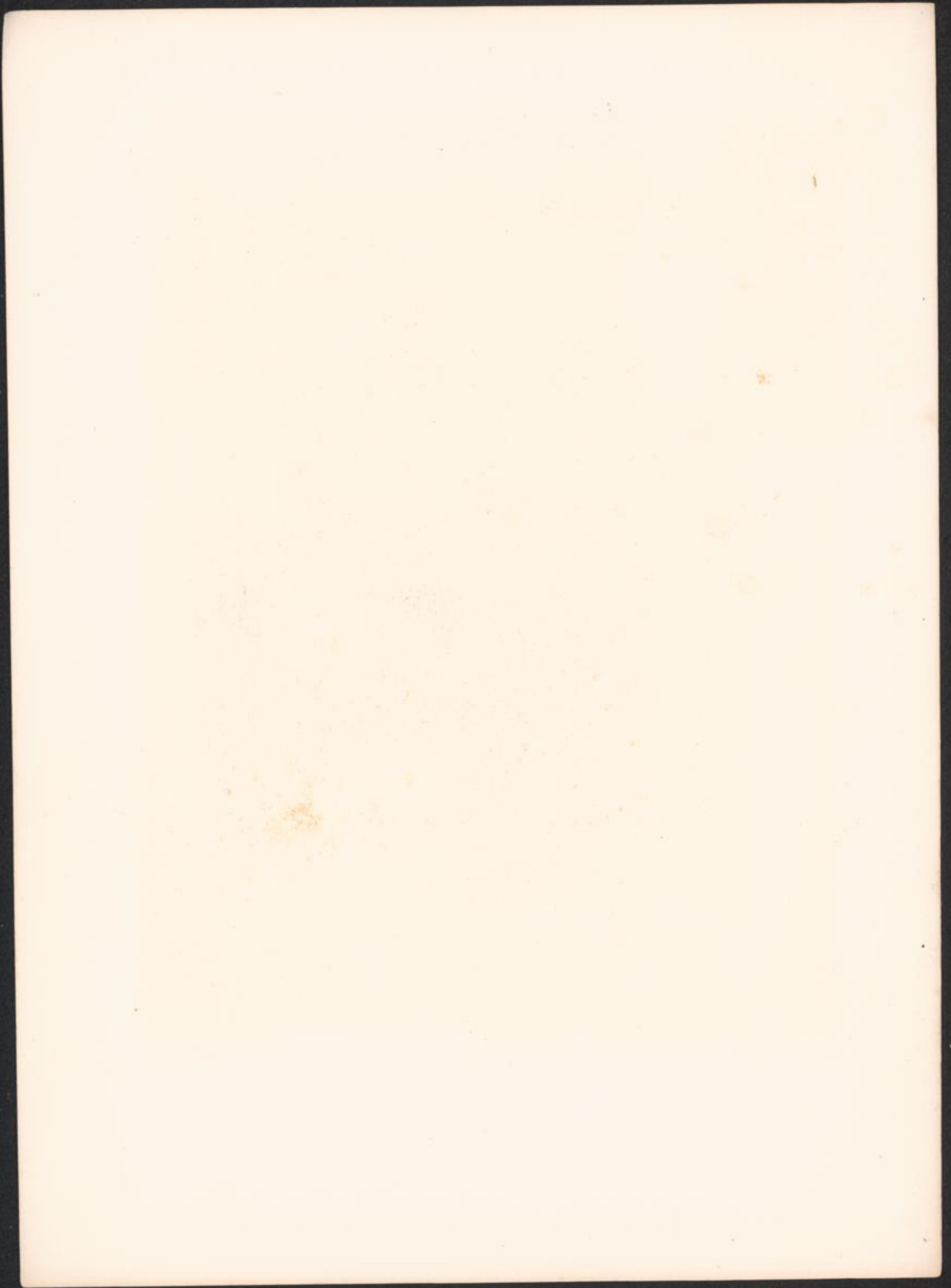
Par Gavarni

LES PARTAGEUSES

24

— Dites-moi, vieux ! . . . j'suis négociante . . . entre-nous, un M'sieu d'Pignonfumé,
qui reste ici, c'est-i' . . . solvable ?

Imp. Lemerier à Paris.



MASQUES ET VISAGES



Par Giovanni.

LES PARTAGEUSES

26

— Dieu ! si j'étais née honnête ! jamais un homme qui ne m'aurait pas convenu ! ne m'aurait été de rien !

Imp. Lemercier Paris

MASQUES ET VISAGES



Par Gavarni.

Imp. Lemerre Paris.

LES PARTAGEUSES

27

— Ah! ça, voyons, Mosieu le Baron, que diable voulez-vous qu'on en fasse de votre confiance, si l'on n'en abuse pas?





Par Gavarni

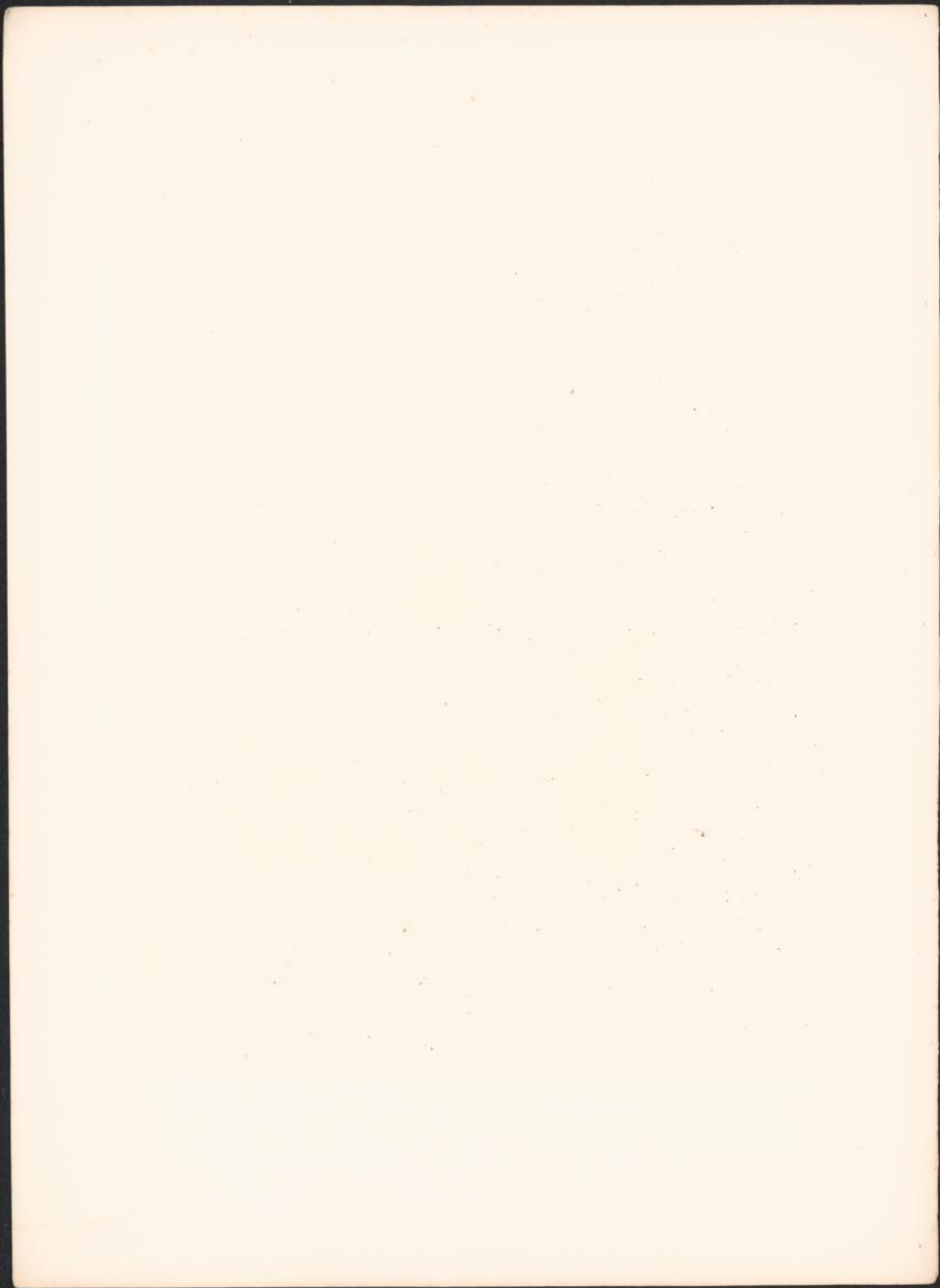
Imp. Lemerre à Paris.

LES PARTAGEUSES

28

— J'ai pourtant, chez nous, gardé les dindons !
— Et à présent les dindons te gardent.

*Le dindon a été recueilli dans le bois
de son fils après l'assassinat.*



MASQUES ET VISAGES



Par Gavarni.

by Lemercier, Paris.

LES PARTAGEUSES

29

— Faut dire que ces bottines-là auront fréquenté pas mal de paires de bottes !



Par Gavarni.

Imp. Lemerre, Paris.

LES PARTAGEUSES

30

— Jeudi, vous diniez chez Vachette, avec un grand M'sieu
— Farce. Oui c'est le touchant Némorin dont je suis l'Estelle, pour le quart d'heure. Il n'a qu'un œil cet homme, c'est égal, i'm'déplait !

